

Le coquillage de Dahud

Nos vacances se déroulaient la plupart du temps à la maison. Parfois, nous étions envoyées chez nos grands-parents, ou chez une tante. Pour l'essentiel, j'y usais leur canapé à lire Tolkien et Maupassant. Ce sont de bons souvenirs. Tangibles.

Nos parents ne nous accompagnaient jamais, ou presque. Je me souviens d'un départ au Mont-Saint-Michel. Ma sœur devait déjà être née mais je ne la revois pas prendre place dans notre 4L beige. Plusieurs années auparavant – je devais avoir six ans – j'avais écrit mon prénom au stylo bille à l'arrière de l'appui tête, sans doute fière de savoir écrire mon prénom. Je ne sais pas pourquoi ce détail me revient.

Il me semble que la destination était une surprise. Nous devions camper. Nous avons une tente, des piquets, des duvets, tout ce qu'il faut. Sur place, le ciel et la mer étaient du même gris acier, fondus l'un dans l'autre, mais assiégés par des bourrasques si violentes qu'elles me paraissaient être envoyées par des balistes de guerre. Je me rappelle être assise dans la voiture devant le spectacle de mon père héroïque, ses cheveux longs volant autour de son visage tandis que son corps résistait aux frappes du vent. Il soulevait son marteau dans les airs pour cogner les piquets et arrimer notre forteresse à la terre sableuse. Ma mère, stoïque, participait à l'effort à l'image d'une statue qui observe le monde. Elle sait déjà mais ne dit rien. Elle ne brise pas l'acharnement d'un homme à combattre une tempête pour sa compagne et ses filles.

Mon père vaincu, nous nous sommes réfugiés quelque part. Nous avons passé la nuit dans un lieu dont ma mémoire ne garde pas la trace. Peut-être la voiture ? Mais je me souviens de leur décision : nous rentrions dès le lendemain après avoir profité quelques heures de la mer.

Je me souviens aussi m'être retrouvée sur une plage le matin suivant, mais pas dans la baie. La marée était haute. Je revois le rouleau des vagues et son mouvement régulier. J'entends son chant atténué par ma capuche. Le vent s'était retiré, repu. Mes parents dormaient avant de reprendre la route. Accroupie, je fouillais le sable pour trouver des coquillages. Ceux qui sont couleur de beurre frais ont toujours été mes préférés.

À partir de cet instant, ma mémoire se fait plus précise. L'odeur d'iode me revient avec la texture du sable mouillé et la sensation de ma frange qui me tombe sur les yeux. Je revois le vieil homme qui marche avec son teckel. Il court et aboie contre les vagues, rigolard. Le teckel, pas l'homme. J'ai oublié le visage de l'homme.

Aujourd'hui, je me rends compte que je l'ai d'abord sentie avant de la voir. Ma main avait à peine touché cette petite zone de plage légèrement bleutée que j'étais certaine de la trouver. Après quelques minutes à creuser dans un sable électrique, je sortis une magnifique conque noire radiante d'abysse. Je me souviens l'avoir prise dans ma main et découvrir sa chaleur. Je connaissais l'existence de la Voie Lactée, je l'avais déjà regardée dans le ciel. Je pouvais désormais la voir dans cette coquille-galaxie. Je l'avais trouvée et elle était à moi.

Que fait une enfant qui trouve un coquillage magique ? Elle le met dans sa poche pour le montrer à ses parents. Je me redressais et les cherchait du regard. Mais, il n'y avait plus personne. Plus de mouettes, plus de 4L et de nappe de pique-nique. Plus de père et de mère endormis. Il n'y avait que la plage.

Et les vagues menaçantes ...

... les vagues rugissantes...

Et leurs cris chargés d'algues...

Mes yeux ne pouvaient plus regarder autre chose que leur écume, et mes jambes ne pouvaient faire demi-tour et ma voix s'éteignait au lieu de formuler des mots. J'étais seule au milieu d'une colère liquide, immense et froide. Le coquillage tremblait dans ma main et sa chaleur se diffusait dans mes doigts qui prenaient une couleur étrange.

Alors, elle fut là. Habillée par l'eau sombre et brillante de sel. Démesurément belle et terrible, grande et verte : la cavalière des flots sauvages. Elle dégoulinait de tout ce qui se trouve dans la mer. Sa chevelure de sinople ornée d'une couronne de corail pleine d'hippocampes promettait une reine puissante. Puissante mais incomplète. Un emplacement au centre de sa couronne restait vide. Et sous cet emplacement, ses yeux de jaspe gris me suppliaient.

Dahud avait quitté les ruines englouties de la cité d'Ys pour venir sur cette plage. Je savais qui elle était, je l'avais lu dans mes livres. L'histoire dit qu'elle avait subtilisé à son père les clés de l'écluse qui protégeait sa cité afin de plaire à son amant. Celui-ci a ouvert les vannes au petit matin et Ys s'est transformée en une gigantesque noyade avant d'être pour toujours un cimetière. Cherchait-elle encore à comprendre ce geste ? Avait-elle espoir de retrouver le bruit des fêtes anciennes ? Espérait-elle que son père revienne la chercher au lieu de fuir seul sur son cheval ? Ou était-elle une pure lame de haine ? Que ressent-on quand on règne sur l'Autre Monde et qu'on marche sur un tapis d'amies noyées ?

Les enfants ont un sens aigu de la justice, peut-être parce qu'ils n'y ont pas accès. Alors, j'ai simplement tendu le coquillage vers Dahud. Il n'était pas à moi. L'instant suivant, il figurait à nouveau à sa place, au centre de la couronne. La mer eut un soupir et la texture de l'air perdit son épaisseur surnaturelle. Le chien aboyait toujours et les mouettes riaient. Ma mère m'appelait annonçant l'heure du départ.

Par Céline, 2023.